

Werner Renfer, une aventure éditoriale : troisième partie

Autor(en): **Amstutz, Patrick**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **115 (2012)**

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-550085>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

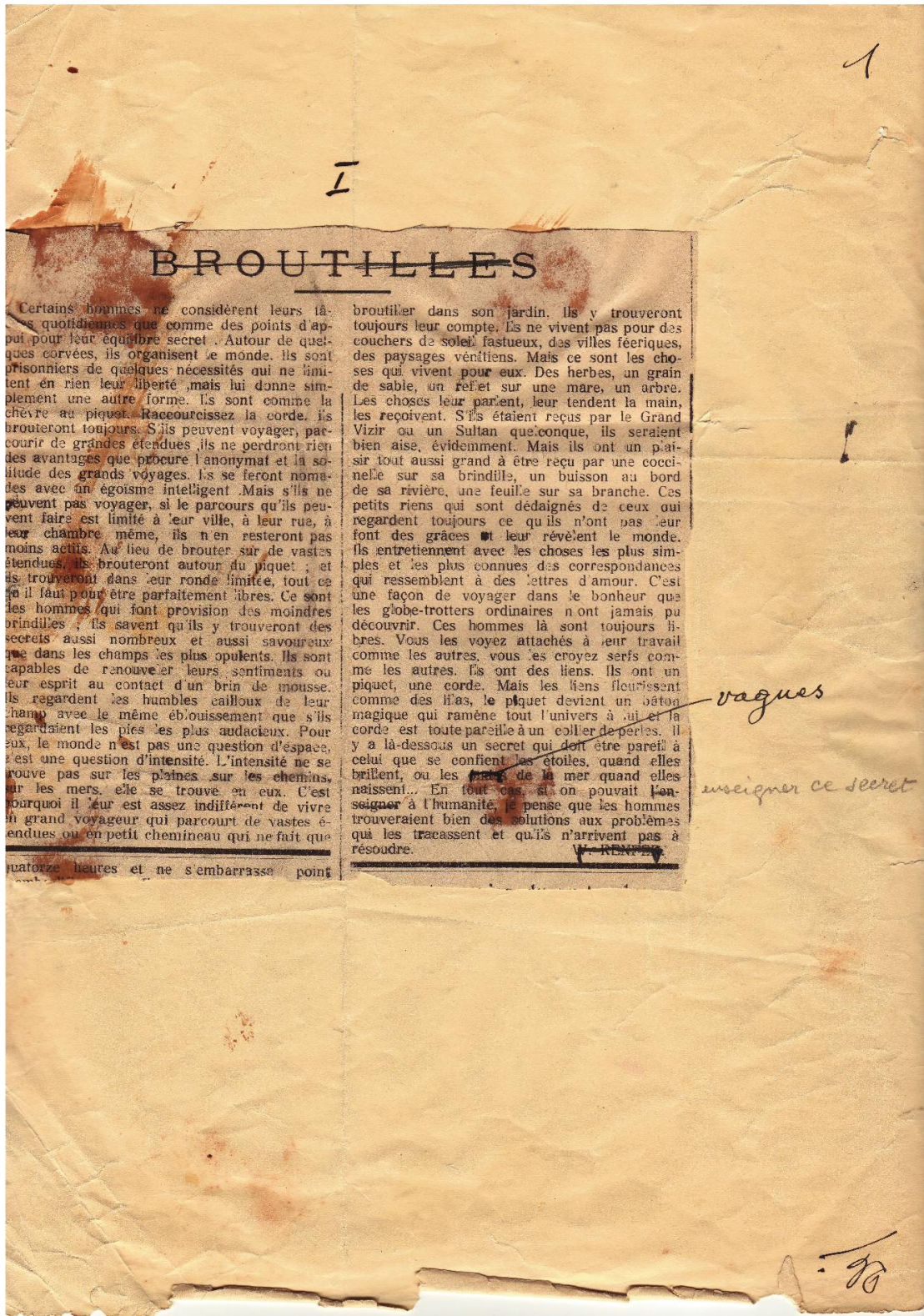
Werner Renfer, une aventure éditoriale

Troisième partie

Patrick Amstutz

Résumé: La contribution aux *Actes* intitulée «Werner Renfer, une aventure éditoriale» se propose, en trois articles successifs, d'apporter quelques lumières sur le destin de la production renférienne, depuis la constitution d'un premier corpus par Pierre-Olivier Walzer sous l'égide de la Société jurassienne d'Emulation jusqu'au projet des œuvres complètes mené par l'ÆPOL (Association pour l'édition et la promotion d'œuvres littéraires jurassiennes). Le premier article, paru dans les *Actes* 2010 (pp. 195-202), présentait la genèse de ce projet, depuis la donation du Fonds Renfer en 1986 jusqu'à la mise sur pied d'un prix de littérature intercantonal au nom de l'écrivain. Le deuxième article, paru dans les *Actes* 2011 (pp. 225-232), traitait du Fonds Renfer déposé à Porrentruy. Ce troisième et dernier article expose le projet éditorial actuel, et sa réalisation.

On se rappelle les trois élégants livres bleus édités par Pierre-Olivier Walzer en 1958 à la Société jurassienne d'Emulation, rassemblant les œuvres de Werner Renfer par genres et les ordonnant en trois sections: poèmes, récits, chroniques. Ces volumes constituaient dès lors un triptyque très équilibré (vol. 1, «Poésie», 230 p.; vol. 2, «Prose», 268 p.; vol. 3, «Chroniques», 226 p.), qui a durablement marqué les esprits. Très utile en son temps pour défendre et illustrer ce talent littéraire jurassien et en promouvant l'œuvre au-delà de sa région natale, cet ensemble présente cependant le défaut majeur d'occulter la grande disparité générique de la production renférienne. Si les vers de Werner Renfer sont, en effet, presque tous enclos dans ce premier volume de 1958 et que, à l'exception notable du premier recueil *L'Aube dans les feuilles*, l'édition à venir n'offrira que peu de vers inédits supplémentaires, il en va tout autrement pour son travail de prosateur. Non seulement le deuxième tome de 1958 doublera de volume, mais la troisième section explosera littéralement.



BROUTILLES

Certains hommes ne considèrent leurs tâches quotidiennes que comme des points d'appui pour leur équilibre secret. Autour de quelques corvées, ils organisent le monde. Ils sont prisonniers de quelques nécessités qui ne limitent en rien leur liberté, mais lui donne simplement une autre forme. Ils sont comme la chèvre au piquet. Raceoutcissez la corde, ils brouteront toujours. S'ils peuvent voyager, parcourir de grandes étendues, ils ne perdront rien des avantages que procure l'anonymat et la solitude des grands voyages. Ils se feront nomades avec un égoïsme intelligent. Mais s'ils ne peuvent pas voyager, si le parcours qu'ils peuvent faire est limité à leur ville, à leur rue, à leur chambre même, ils n'en resteront pas moins actifs. Au lieu de brouter sur de vastes étendues, ils brouteront autour du piquet ; et ils trouveront dans leur ronde limitée, tout ce qu'il faut pour être parfaitement libres. Ce sont les hommes qui font provision des moindres brindilles ; ils savent qu'ils y trouveront des secrets aussi nombreux et aussi savoureux que dans les champs les plus opulents. Ils sont capables de renouveler leurs sentiments ou leur esprit au contact d'un brin de mousse. Ils regardent les humbles cailloux de leur champ avec le même éblouissement que s'ils regardaient les pics les plus audacieux. Pour eux, le monde n'est pas une question d'espace, c'est une question d'intensité. L'intensité ne se trouve pas sur les plaines, sur les chemins, sur les mers, elle se trouve en eux. C'est pourquoi il leur est assez indifférent de vivre en grand voyageur qui parcourt de vastes étendues ou en petit chemineau qui ne fait que

broutiller dans son jardin. Ils y trouveront toujours leur compte. Ils ne vivent pas pour des couchers de soleil fastueux, des villes féeriques, des paysages vénitiens. Mais ce sont les choses qui vivent pour eux. Des herbes, un grain de sable, un reflet sur une mare, un arbre. Les choses leur parlent, leur tendent la main, les reçoivent. S'ils étaient reçus par le Grand Vizir ou un Sultan quelconque, ils seraient bien aise, évidemment. Mais ils ont un plaisir tout aussi grand à être reçu par une coccolle sur sa brindille, un buisson au bord de sa rivière, une feuille sur sa branche. Ces petits riens qui sont dédaignés de ceux qui regardent toujours ce qu'ils n'ont pas leur font des grâces et leur révèlent le monde. Ils entretiennent avec les choses les plus simples et les plus connues, des correspondances qui ressemblent à des lettres d'amour. C'est une façon de voyager dans le bonheur que les globe-trotters ordinaires n'ont jamais pu découvrir. Ces hommes là sont toujours libres. Vous les voyez attachés à leur travail comme les autres, vous les croyez serfs comme les autres. Ils ont des liens. Ils ont un piquet, une corde. Mais les liens fleurissent comme des lias, le piquet devient un bâton magique qui ramène tout l'univers à lui et la corde est toute pareille à un collier de perles. Il y a là-dessous un secret qui doit être pareil à celui que se confient les étoiles, quand elles brillent, ou les vagues de la mer quand elles naissent. En tout cas, si on pouvait enseigner à l'humanité, je pense que les hommes trouveraient bien des solutions aux problèmes qui les tracassent et qu'ils n'arrivent pas à résoudre.

vagues
enseigner ce secret

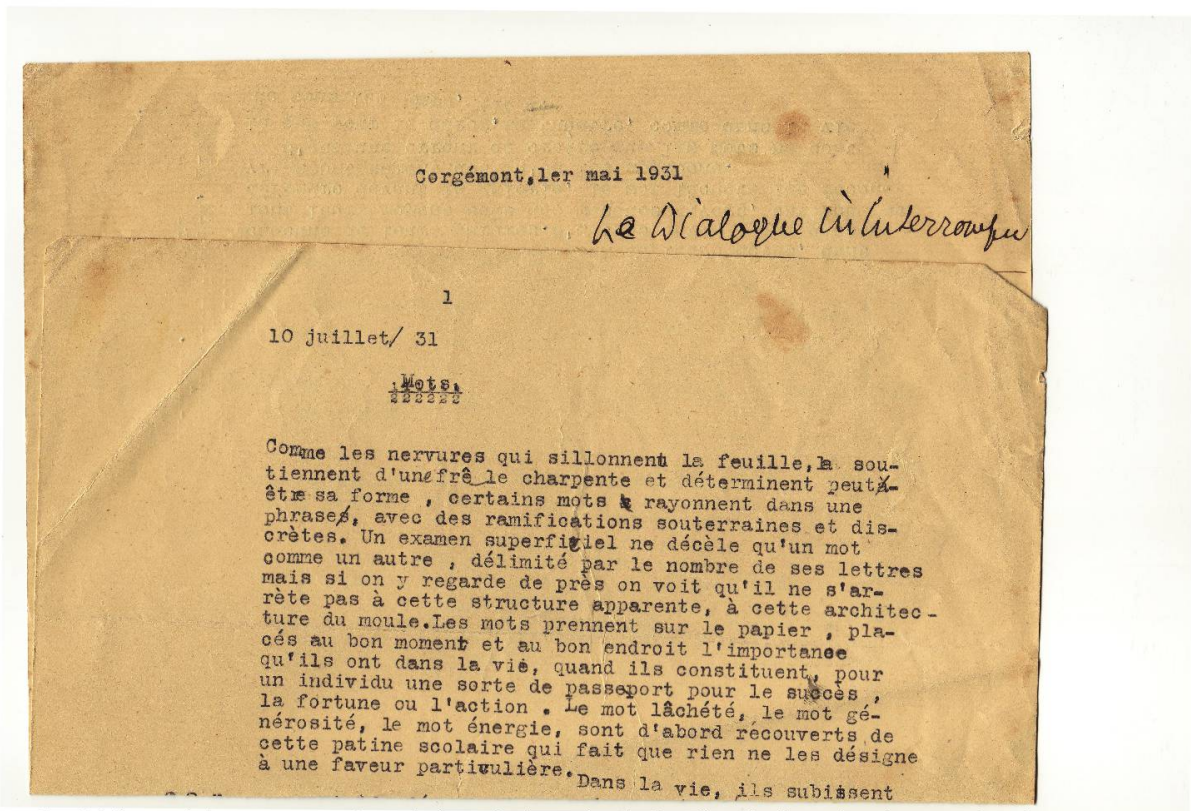
quatorze heures et ne s'embarrasse point

« Broutilles ». Première feuille, avec chronique découpée aux ciseaux, collée, annotée et numérotée par Renfer, d'un des ensembles prévus pour son recueil (lire dans Œuvres, op. cit., vol. 3, p. 15).

Car, si l'on considère de plus près ce troisième volume des *Œuvres* parues à l'Emulation, que nous offre-t-il si ce n'est l'échantillon d'une quarantaine de chroniques seulement, disposées sans ordre et choisies selon des critères de sélection entièrement subjectifs, à l'exception de celui de s'en tenir aux chroniques annoncées comme telles dès 1929 et de puiser dans deux liasses de coupures et de dactylogrammes, en chantier et incomplètes, élaborées par Renfer lui-même. D'où il résulte que sur des centaines d'articles signés explicitement par l'auteur – et pour nombre d'entre eux tout autant soignés que ceux publiés en 1958 –, l'édition de Walzer ne donne aucun papier de Renfer pour les années 1925 à 1928, et aucun non plus pour les années 1934 et 1935. Par ailleurs près de la moitié des chroniques publiées sont tirées de la seule année 1930, la répartition des quarante-quatre chroniques étant la suivante : 1929 (huit chroniques), 1930 (vingt), 1931 (huit), 1932 (cinq) et 1933 (trois).

C'est en août 1925 que Werner Renfer prend la tête de la rédaction du *Jura bernois* et son travail de chroniqueur lui sera, véritablement, une *passion*. Même s'il doit se plier aux ordres incessants de son employeur, qui use son talent à livrer du texte au kilo, il n'abandonnera jamais l'ambition d'aborder une part de ce travail en poète. Et même s'il n'a jamais pu trouver le temps de consacrer toutes les forces qu'il souhaitait dans l'écriture de ses chroniques, il s'est toujours délecté de cet espace de liberté qu'il s'offrait, et où il pouvait parler des sujets les plus divers. D'où le titre imaginé au départ pour un recueil de ses chroniques, *Broutilles*, d'après le titre éponyme de la chronique parue le 25 janvier 1930 (de ce point de vue, c'est de manière tout à fait pertinente que Pierre-Olivier Walzer a placé ce texte en ouverture de son troisième volume). Plus tard, quand Werner Renfer soumettra ce projet plus ambitieusement ficelé à un éditeur, il l'intitulera – et tout est dit ! — *Le Dialogue ininterrompu*, dont l'idée lui vint après avoir rédigé une chronique intitulée «Mots», parue le 10 juillet 1931 (un thème qui lui est cher et sur lequel il reviendra à plusieurs reprises : «Les mots», le 21 septembre 1929 ; «Mots galvaudés», le 27 mars 1930 ; «L'ombre des mots», le 12 avril 1930 ; «Chimie des mots», le 16 avril 1932, et «La date des mots», le 13 septembre 1934). Puis il songera aussi à *La Couleur des jours*.

Il existe une lettre de l'éditeur Eugène Figuière, datée du 27 avril 1932, à qui Renfer a envoyé le tapuscrit de son projet. Si l'on se souvient peut-être encore du beau portrait qu'Albert Gleizes a fait de cette figure des lettres parisiennes, on a quelque peu, hélas ! oublié l'homme de goût et le lecteur attentif qu'il fut, lui qui publia en 1921 le premier recueil de Marsaux (*Poèmes* de Marcel Hofer) et qui édita Apollinaire, Arcos, Duhamel, Gide, Jouve, Romains, Supervielle ou Vildrac. Dans cette lettre, il critique le titre choisi alors par Renfer avec une franchise que lui autorise le fait d'avoir *beaucoup apprécié* les chroniques du Jurassien : *Je me*

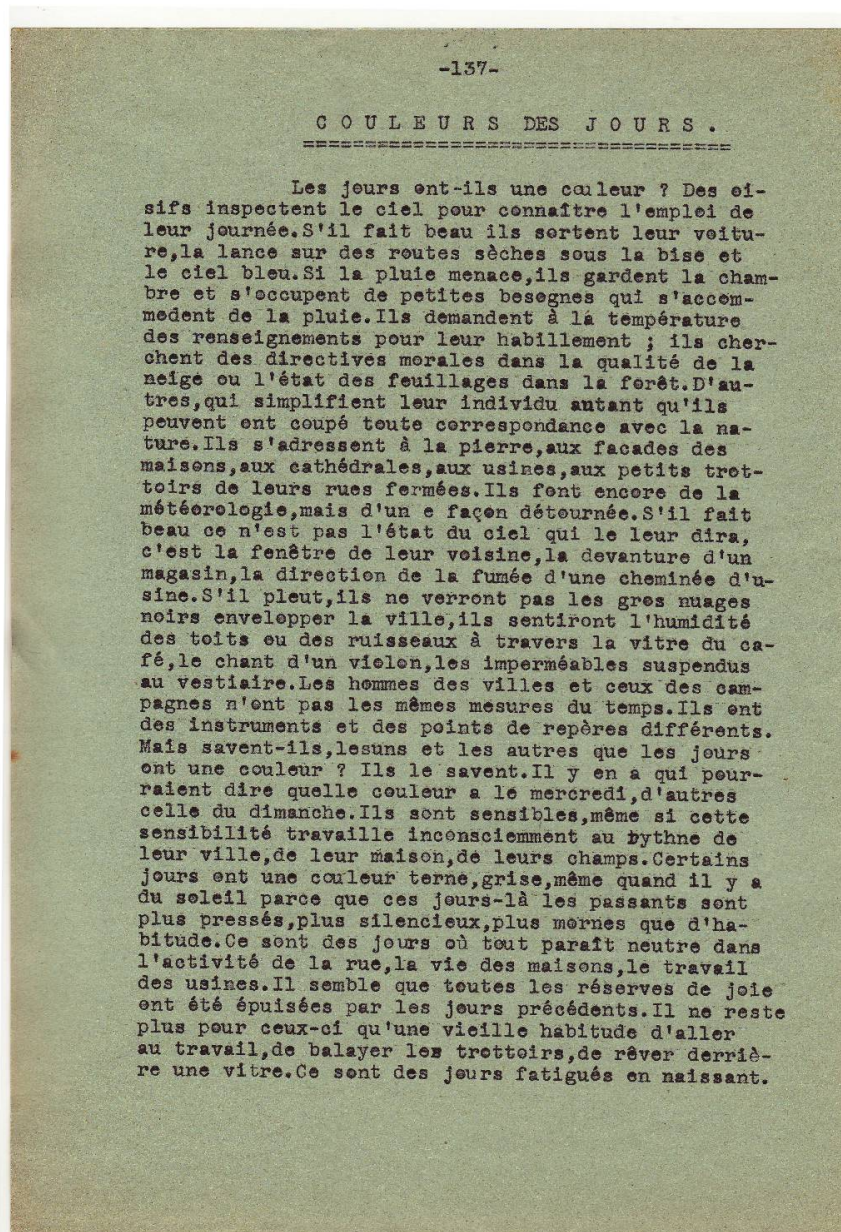


«Le Dialogue ininterrompu». Inscription, de la main de Renfer, de l'un des titres envisagés pour son projet de recueil de chroniques, sur le tapuscrit de «Mots» (lire dans Œuvres, op. cit., vol. 3, p. 49).

demande pourquoi vous appelez dialogue une série de monologues ininterrompus, n'ayant pas de liens communs, donc interrompus, ceci est une petite critique tout à fait affectueuse, car j'ai beaucoup apprécié non seulement votre écriture et votre style, mais aussi tout le charme personnel qui se dégage de vos écrits, c'est vous dire que j'éprouve pour vous la plus grande estime.

Il y a donc, pour Renfer, dans les articles qu'il signe, un véritable enjeu personnel et littéraire, dont il est conscient dès le début, mais qu'il va mettre encore davantage en valeur à compter du 19 février 1929 quand, pour la première fois, il encadre sa chronique, «Journalisme», et la place sur deux colonnes en haut et au centre de la une, lieu qu'elle occupera désormais (au début avec la mention «En cheminant», qui disparaîtra). Mais il y a chez Renfer plus encore qu'une ambition littéraire et un engagement professionnel; le jeune écrivain prend au sérieux le rôle social que peut jouer le chroniqueur: dialoguer avec les lecteurs, faire dialoguer entre eux les concitoyens, rendre compte du réel et montrer que l'actualité la plus prosaïque peut *faire poème*. Il s'en expliquera par exemple le 4 janvier 1930 dans un article intitulé simplement «Chroniqueur» où, posant l'équivalence entre l'artisan et l'artiste, il livre aussi une sorte de confession sur sa propre fabrique.

Renfer s'accordera toujours une liberté de ton qui lui permet de tisser des liens très élastiques avec des faits d'actualité, récents ou passés. Il traite souvent de politique; ainsi, le mercredi 2 juin 1926, *autour de la rentrée des chambres françaises* dont il rend compte en s'appuyant lui-même sur la chronique de son confrère du *Figaro*, Lucien Romier, qu'il cite largement; ou s'interrogeant, le samedi 5 septembre 1925, face aux défis que doivent relever les démocraties européennes, sur ce que certains accommodements peuvent dissimuler de lâcheté; ou encore posant un regard de Jurassien francophile sur l'action de la France au Maghreb, mais très inquiet et avertissant ses compatriotes sur les dangers que fait courir à



«Couleurs des jours». Dactylogramme pour le livre projeté par Renfer (chronique parue dans Le Jura bernois le 8 janvier 1930).

Pâques fleuries Aubes inquiètes

LE RYTHME des saisons nous ramène un fois de plus la belle fête de Pâques avec ses sourires, ses fleurs et ses promesses. Cependant l'aube où se lève tant d'amour, semble inquiète. Elle a beau répandre sa fraîcheur et se tendresse pure sur la terre, elle demeure inquiète de l'inquiétude des hommes. Toute la paix qu'elle répand, les hommes en comprennent-ils le sens ?

Toute la foi, l'espérance, la charité qui tremblent en elle, les hommes ont-ils assez d'amour pour s'en emparer, afin de renaître à d'héroïques vertus ?

Le monde est obscur, l'humanité est bien agitée. Dans l'ombre des consciences, les hommes poursuivent leurs buts secrets et sous le ciel décevant de l'avril, leurs visages pâlis, interrogent le présent et peut-être l'avenir. L'avenir ! Qui est-ce qui sait !

L'avenir, ce sera peut-être la même tristesse, le même ennui que le passé. Se peut-il que quelque chose soit seulement changé un jour ?

Les hommes ne seront-ils pas toujours les mêmes ? Le pauvre ne sera-t-il pas honni, le riche admiré, le fou écouté et le sage bafoué ?

Et les peuples ne continueront-ils pas à se détester, les diplomates à se tromper, les gouvernements à se faire la guerre ?

Depuis que l'humanité est ce qu'elle est, a-t-elle cessé de lutter et de souffrir ? Quand toutes les illusions sont bûes et toutes les espérances récoltées, il lui reste toujours sa souffrance, et cela ne lui suffit-il pas pour recommencer et durer ? L'aube de ces Pâques fleuries s'interroge.

Et elle interroge les hommes. Elle demande de faire si peu de chose pour que la vie soit belle ! Un peu de sincérité et de bonté seulement. Ce serait si facile. Pourquoi ne veulent-ils pas comprendre. Le mensonge et la méchanceté qu'ils s'obstinent à cultiver ne leur donne qu'vainement des alarmes et peines tristes. S'ils voulaient être vrais, pourtant, combien seraient-ils plus heureux !

En cherchant bien, au secret d'eux-mêmes, ils découvriront peut-être quelque fibre enfantine, avec de la naïveté et de la candeur assez pour renaître à la joie toute simple et tout bonne de vivre. Mais ils n'ont pas le temps de chercher.

L'action les réclame, les absorbe, les devore et se joue de leur tendre effort vers un peu plus de clarté. Ils suivent le fleuve du temps et se taisent. La nuit est si enveloppante et si protectrice !

Ils sont pessimistes, septiques, amers. Ils sont belliqueux et lâches en même temps, de courage peu ferme, d'âme trop basse, de cœur trop dur. La lutte pour l'existence les a crispés, l'ambition et l'argent les ont fait brutaux, égoïstes et cyniques. Vivront-ils ainsi toujours ? C'est ce que se demande l'aube inquiète de ces Pâques fleuries.

Et pourtant, pourtant, n'y a-t-il pas de fraternelles promesses écloses dans la lumière même des sourires de Pâques ? — A quoi bon désespérer des hommes !

Le ciel se fait plus tendre : pluie ou soleil, une caresse plus chaude et plus nombreuse fourmille dans l'air et court sous le gazon. L'herbe pousse ; des fleurs s'ouvrent. La terre a comme une odeur et une fraîcheur matinales. Des oiseaux chantent.

Quelque chose d'azuré, de vaste, de lointain et de profond dilate nos cœurs et nous porte à fonder de plus longues espérances... Dans l'âme multiple des hommes, un avril inconnu, quelque jour fleurira peut-être des Pâques sans inquiétude...

On songe à des parfums de muguet, on rêve à des sourires de primévères, on croit à des lendemains de violettes.

Le printemps s'avance.

W. Renfer.

la paix l'Allemagne qui se réarme. En fait, Renfer appelle au dialogue des idées, à la base de tout système démocratique et qui, à ses yeux, est plus fragile qu'on ne le pense puisqu'il peut être mis en difficulté en son principe propre quand ce dialogue précisément s'absente ou se rompt, par manque de considération pour les adversaires politiques et en raison de la rigidité d'œillères partisans. Renfer questionne ainsi ses lecteurs le mercredi 5 février 1930 sur le danger que représentent les idéologies ou les intérêts partisans à courte vue qui figent les positions de chacun.

Si le rédacteur du *Jura bernois* est toujours aux aguets, attentif à tous les bruits du monde, si son tempérament actif le pousse à se mêler à la vie de la cité, l'esprit, en lui, du poète, est tout aussi prompt à lui souffler, aussi souvent, des sujets intemporels. Et notamment par l'observation, scrupuleuse et inspirée, des gestes les plus quotidiens et des faits les plus banals a priori. A l'exemple, simplement et emblématiquement, du temps qu'il fait. Et ce, au fil des saisons. Il n'est donc pas étonnant que le samedi 7 juin 1930, à la veille du congé de la Pentecôte et après un mois de mai peu radieux, Werner Renfer offre à ses lecteurs une délicate réflexion sur le beau temps qu'il faut savoir (ac)cueillir. Il est bien naturel aussi que le jeudi 1^{er} avril 1926 notre chroniqueur veuille accorder la fête de Pâques, et son questionnement, à la saison du renouveau, lui qui dès ses premiers essais poétiques a chanté le *printemps blond* qui pousse la *mousse rapide* des nuages et ramène *ses gerbes de jonquilles*. Il en parlera encore dans ses chroniques, de ce printemps qui, dans nos contrées, alterne soleil et pluie. Se souvenant des «*Villages illusoires*» du poète belge Emile

La une du quotidien «Le Jura bernois» telle qu'elle était aux débuts de l'activité de Werner Renfer. Ici le numéro 76 du jeudi 1^{er} avril 1926, avec une chronique du rédacteur intitulée «Pâques fleuries Aubes inquiètes».

Verhaeren, et de leur forte évocation de la *longue pluie des vieux pays* avec ses cheveux d'eau, avec ses rides, longue comme des fils sans fin, notre Jurassien signe, le samedi 19 avril 1930, un texte intitulé «Effets de pluie», quand il voit la pluie arrêter l'avancée du printemps qui déjà illuminait son vallon.

Ou encore, de l'autre côté de l'été, en novembre par exemple, quand la Toussaint nous vient apporter son odeur de glèbe et de brume entre les feux de l'automne et les blancheurs de l'hiver, Werner Renfer, s'appuyant sur une lecture du roman de Giraudoux, *Eglantine*, propose, le 1^{er} novembre 1929, une réflexion sur la force de certains souvenirs. Trente jours plus tard, au seuil de l'Avent, il offre à ses lecteurs un conte de Noël qui lui permet de donner une couleur supplémentaire à un mot-clé de son univers : l'aventure. Un mot qui résume aussi pour lui l'essentiel de nos destinées puisque, comme il le rappelle, non sans humour, dans un billet du mercredi 18 décembre 1929, la vie humaine ne se programme pas.

Tant de lecture, tant d'excitement pour
jour! si ce n'est notre sauvetage!
Patience, ma petite Pompée chérie, je
te reverrai bientôt, et nous pourrons
dans le silence de notre amour, mesurer
l'imminence de notre effort.
Maintenant, je ne suis qu'une
ce que qui passe des examens, de-
main, dans les bras, je reverrai
Petit, ton Petit qui t'embrasse
et qui t'aime de tout son
Cœur de toute son âme
Petit

Fin d'une lettre manuscrite de Werner Renfer adressée en 1925 à son épouse Germaine.

Témoignage de la courte vie de Renfer et de sa longue aventure, la correspondance de l'écrivain sera incluse dans la nouvelle édition, en tant que part inédite. Que ce soit celle entretenue avec le milieu journalistique, avec les proches ou avec des artistes tels Schnyder ou Kern.

Ou même, très précieuse, celle qu'il a échangée avec sa jeune épouse au moment de son exil zurichois, pendant l'année académique 1924-1925, à l'époque de la préparation de son diplôme du Polytechnicum de Zurich en tant qu'ingénieur agronome, quand il travaillait d'arrache-pied pour passer (brillamment) ses examens, dans des conditions matérielles très précaires.

Ainsi, un dimanche de fin d'hiver, heureux d'avoir reçu les deux stimulants qu'il affectionne tant pour soutenir ses efforts — du tabac et de l'Ovomatline! — il écrivait (comme presque tous les jours) à Germaine: *Tu me demandes la date du retour. [...] Tout dépend du travail que je puis encore effectuer et de la disposition du temps qui me restera entre la clôture de ce semestre et les examens du 2^e Vord[diplom] car maintenant c'est absolument sérieux. [...] Et je trouverai dans tes bras la force nécessaire pour aller tout prêt, me présenter pour la joute. Embrasse notre adorable Marcel, de la part de son papa et toi, bonne petite Poupée, je te mange de baisers et de caresses. Ton Petit.* Ou encore, à la fin d'une autre lettre: *Tant de bêtise, tant d'éreintement pour quoi! Si ce n'est notre sauvetage! Patience, ma petite poupée chérie, je te reviendrai bientôt, et nous pourrons dans le silence de notre amour, mesurer l'immensité de notre effort. / Maintenant, je ne suis qu'une brute qui passe des examens, demain, dans tes bras, je reviendrai Petit, ton Petit qui t'embrasse et qui t'aime de tout son cœur de toute son âme. / Petit.*

Il y a là non seulement une contextualisation bien utile pour l'édition de cette œuvre en chantier et inachevée — qui commande du reste une organisation chronologique, et non pas générique ou thématique —, mais encore l'expression la plus directe de ce *dialogue* inouï que fut toujours pour Renfer la littérature. *Les livres sont vivants*, disait Renfer, *et s'incorpore[nt] à ceux qui les aiment.* Ce lien sémantique entre littérature et amour rejoint une conviction qui habite littéralement notre jeune écrivain, et qui nourrit chez lui, en deçà de l'ambition, une sincère humilité et une juste modestie, ici des valeurs, et non des postures. Il en fera du reste le sujet de deux chroniques successives: «*Du côté de l'humilité*», le jeudi 27 février 1930, et «*Modestie*», le samedi 1^{er} mars 1930. C'est aussi dans cette perspective, en héritier de Baudelaire, qu'il parlera, le jeudi 29 août 1929, de la *naïveté* comme soif de renouveler les formes et aspiration à voir le monde avec des yeux neufs. Un plaidoyer pour la *naïveté* qui est avant tout un appel aux hommes de bonne volonté et une invitation à oser l'aventure des grandes choses, ici et maintenant...

N'est-ce pas exactement ce à quoi s'est attelé Renfer, avec ses moyens, mais de toutes ses forces ? Lui qui, jour et nuit, a grappillé chaque miette de liberté pour assembler des vers, bâtir des récits et livrer des chroniques. Faire des livres, pour Renfer, c'est faire coïncider vie et aventure ; et cela, il en a su, plus qu'aucun autre, la signification ; et les sacrifices que ce choix existentiel pouvait induire. Sa vie, si dense, toute dévolue à l'écriture, fut à la fois une aventure matérielle et spirituelle, dans une traversée solitaire de son temps. Ses initiales qui, graphiquement *parlant*, lui plaisaient beaucoup — W. R. — sont comme la marque de ce double envol, de ce suspens, puis de cette fin abrupte.

Attaché de recherche aux universités de Fribourg et de la Sorbonne Nouvelle, Patrick Amstutz a présidé des commissions culturelles cantonales. Il a par ailleurs fondé et dirige l'ACEL (Association pour une collection d'études littéraires) et l'ÆPOL (Association pour l'édition et la promotion d'œuvres littéraires).

